

# **Pour mieux répondre aux crises érosives dans les milieux secs et prévenir la désertification**

Monique Mainguet Membre de l'Institut universitaire de France – Professeur émérite des Universités, chercheur associé au laboratoire GEGENAA EA3795, Université de Reims Champagne Ardenne  
Charles Lilin Ingénieur Général du Génie Rural, des Eaux et des Forêts, en retraite  
Frédéric Dumay Ingénieur de Recherches – GEGENAA EA 3795, Université de Reims Champagne Ardenne

## **Sommaire**

Genèse et perception des crises érosives dans les milieux secs tropicaux .....	2
Les milieux secs, un patrimoine naturel et paysager vulnérable .....	2
Des agro-systèmes ingénieux adaptés .....	2
Une marginalisation récente des espaces et des hommes.....	3
Crises érosives et crises sociales en interaction .....	4
Les réponses apportées à la crise érosive : locales et extérieures .....	4
Les réponses locales déficientes.....	4
Des structures locales affaiblies, incapables de répondre aux nouveaux défis .....	4
La tyrannie des points de vue à court terme.....	5
Interprétation imposée aux paysans de la crise érosive.....	6
Les réponses extérieures inadaptées.....	7
La première génération de projets .....	7
La deuxième génération de projets.....	8
Propositions, souhaits et pistes .....	11

Cet article propose les résultats d'un débat entre géographes spécialistes des milieux secs et préoccupés par les crises érosives et un praticien partageant de semblables préoccupations et sensible au volet scientifique.

En évitant de proposer une nouvelle approche pour améliorer la « lutte contre la désertification », les auteurs s'attachent aux relations qui relient les crises sociales et érosives aux crises de la médiation observées à divers niveaux. L'accélération du temps a rendu difficiles les articulations entre les savoirs paysans, ceux des aménageurs et ceux des scientifiques.

Pour répondre aux défis que pose cet aspect de l'affaiblissement de liens, les auteurs proposent des pistes améliorant les interrelations entre les savoirs scientifiques et ceux des aménageurs. Des passeurs et des objets intermédiaires sont demandés...

# **Genèse et perception des crises érosives dans les milieux secs tropicaux**

## **Les milieux secs, un patrimoine naturel et paysager vulnérable**

Ces milieux sont caractérisés par des formes minérales et une biodiversité souvent uniques, en particulier en ce qui concerne les milieux extrêmes.

Les géographes ont différencié dans les écosystèmes secs : les paysages, anthropisés ou non, de sable modelés en champs de dunes et en ergs, les paysages rocheux traversés de gorges profondes (le Canyon du Colorado, la vallée de Pétra en Jordanie), enfin l'espace des immenses plâtitudes, plaines et plateaux, auxquelles ils ont attribué des noms divers : plaines d'érosion ou glacis au pied d'escarpement géants sur roche tendre, plaine d'érosion ou pédiments sur roches cristallines. Les plateaux sont appelés hamadas lorsqu'il s'agit de tables calcaires au Sahara, chapadas du Brésil perchées sur grès : la chapada d'Araripe (près de Crato dans le Nordeste, à la limite des écosystèmes secs *stricto sensu*), tassilis sur ces mêmes roches au Sahara : les tassilis N'Adjer dont les grès ont été découpés en une superbe forêt de colonnes rocheuses

## **Des agro-systèmes ingénieux adaptés**

Les conditions extrêmes ont stimulé la mise en place d'agro-systèmes ingénieux et résilients adaptés aux conditions difficiles. Dans les aires oasiennes, berceau de l'agriculture, s'est développé depuis des millénaires un mode de vie en étroite relation avec leur cadre environnemental, l'oasis étant une particularité des écosystèmes secs. Dans tous les milieux secs, sur tous les continents, le difficile équilibre entre le bien-être des sociétés et leur environnement préservé jusqu'à la moitié du 20<sup>ème</sup> siècle dans les oasis est rompu par suite des fluctuations climatiques, des fortes pressions environnementales et socio-économiques. La population oasienne, soit plus de 150 millions de personnes, est confrontée à deux difficultés majeures : la dégradation du cadre environnemental et la mondialisation des échanges et des flux exigeant de nécessaires adaptations socio-économiques.

Des mécanismes d'évolution naturelle qui, pour atteindre des seuils de transition, demandaient un ou plusieurs millénaires pour être observables, se sont accélérés au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, aboutissant à un changement d'échelle de temps, dépassant les capacités d'adaptation des Oasiens. Cette modification se traduit par une nécessaire réflexion autour de l'adaptabilité des activités humaines -et par là même de l'écosociété oasienne- aux nouveaux rythmes d'évolution écologique et économique.

La mobilité est un mode d'adaptation à la sécheresse qui se traduit par un élevage nomade ou transhumant et des sociétés pastorales. Dans les milieux secs les diverses pratiques de l'élevage sont commandées par les données environnementales, notamment le climat et le couvert végétal. Les pâturages sont exploités extensivement. Les termes **d'élevage pastoral** ou **pastoralisme** couvrent la conduite des troupeaux sur des pâturages naturels. Il s'agit d'un élevage extensif de bovins, ovins, caprins, camelins sans pratique de culture fourragère. Les déplacements sont d'amplitudes variables.

Trois catégories d'élevages se distinguent selon la mobilité de l'habitat et de la famille :

- **le nomadisme** : les pasteurs nomades n'ont pas d'habitat fixe permanent. Toute la famille suit le troupeau, parfois sur des distances de plusieurs centaines de kilomètres. Ils ne pratiquent qu'accessoirement une activité agricole.

- **le semi-nomadisme** : les pasteurs occupent un habitat fixe une partie de l'année. Toute la famille suit le troupeau. Leur activité est agropastorale. Progressivement les populations nomades réduisent l'amplitude de leurs déplacements, développent leurs pratiques agricoles tout en devenant sédentaires.

**Pour les sédentaires** l'élevage est pratiqué par une partie de la famille ou des gardiens. Le reste de la famille vit dans un habitat fixe.

**La transhumance** est un terme qui s'applique aux déplacements pendulaires précis des troupeaux de manière altitudinale (de la plaine vers la montagne) ou latitudinale (en Mongolie) répétés chaque année.

Les sécheresses récurrentes dans les années 1972-73 ont modifié les itinéraires de transhumance, les temps de séjours dans les aires de parcours de saison sèche et favorisé la sédentarisation remettant en cause la structure sociale traditionnelle, en accentuant la pression sur la gestion de plus en plus concurrentielle de l'espace.

### **Une marginalisation récente des espaces et des hommes**

Le développement des pays industrialisés a inspiré les pays du Sud. Mais la mise en place d'une agriculture utilisant un niveau élevé d'intrants n'a été possible que dans des aires favorables à la mécanisation et à l'agriculture intensive.

L'adoption de ce modèle de développement a accéléré la différenciation sociale et spatiale, les deux étant liés. Le déséquilibre entre les zones sèches et les régions plus favorables à une agriculture « moderne » s'est aggravé. Les écarts socio-économiques entre les milieux secs et des régions plus humides ont augmenté.

## **Crises érosives et crises sociales en interaction**

L'adoption du modèle de développement occidental a conduit à des perturbations qui dépassent la capacité de régulation des sociétés locales des zones sèches.

Les institutions locales traditionnelles, coutumières sont perçues par les décideurs politiques comme ayant partie liée avec le passé, avec des pesanteurs et des inerties, bref autant d'obstacles à une modernisation rapide du pays. Des institutions locales, modernes et liées au pouvoir central sont mises en place. Chez les décideurs des pays du Sud, l'intérêt pour une agriculture moderne à l'occidentale se double d'une méconnaissance de l'agriculture paysanne traditionnelle et de la richesse des héritages. Les effets de cette méconnaissance sont aggravés par une perception négative des institutions coutumières.

Mais si la dislocation des institutions existantes est souvent rapide, la mise en place d'une administration locale, moderne et efficace exige du temps et des moyens. Dans de nombreuses situations, on est au milieu du gué, dans une phase de transition.

## **Les réponses apportées à la crise érosive : locales et extérieures**

### ***Les réponses locales déficientes***

#### **Des structures locales affaiblies, incapables de répondre aux nouveaux défis**

La relative vacance du pouvoir local s'oppose à la recherche de réponses innovantes permettant de répondre à la crise de la production agricole qui induit une crise érosive. Ni les responsables des institutions coutumières, ni ceux des administrations modernes n'ont la capacité de jouer efficacement leur rôle de passeurs afin d'adapter des réponses innovantes au contexte local. L'accélération des changements et l'affaiblissement des institutions locales conjuguent leurs effets. Les sociétés locales, malgré leur capacité de résilience, ne sont pas en mesure de répondre aux crises.

Chez les décideurs nationaux, cette « crise de l'intermédiation » renforce la conviction que, décidément, les sociétés locales sont incapables d'élaborer des réponses efficaces aux nouveaux défis.

La vacance du pouvoir local s'oppose aussi à l'application des normes locales régulant l'utilisation des ressources naturelles et organisant la gestion de l'espace, comme elle s'oppose à leur adaptation à une situation nouvelle. L'affaiblissement des normes et leur sclérose facilitent le développement d'un individualisme peu soucieux du bien collectif et,

parfois, la confiscation de certains parcours par de riches éleveurs citadins bénéficiant d'appuis dans l'administration.

Quand les prérogatives en matière de gestion des parcours passent des institutions coutumières aux administrations, on observe une rupture dans la transmission des savoirs d'expérience qui sont nécessaires pour une gestion souple et efficace des ressources naturelles.

Des réponses innovantes à la dégradation sont parfois élaborées à titre individuel par des agriculteurs-entrepreneurs. Par exemple, ils rachètent à bas prix des terres très dégradées, les restaurent en utilisant une combinaison de techniques mécaniques et surtout biologiques, puis les revendent une fois redevenues productives. C'est ainsi que dans la région de Tahoua au Niger de riches agriculteurs ont jugulé l'érosion éolienne et réhabilité des terres qu'ils ont ensuite vendues.

Mais ces réponses ont peu d'impact sur la dégradation des ressources naturelles.

### **La tyrannie des points de vue à court terme**

La différenciation sociale accentue la situation des pauvres et se traduit par l'importance que prend une logique de survie privilégiant le court terme chez les plus démunis.

Les effets de la pauvreté économique sont aggravés par une disqualification culturelle et la perte de la fierté. Les mass médias diffusent une image négative du paysan qui est présenté comme ayant partie liée avec la tradition et avec les pesanteurs d'un passé qu'il convient de dépasser.

### **Les mauvais exemples.**

La dislocation de la société locale facilite le développement de pratiques individualistes privilégiant le court-terme, le « chacun pour soi », qui constituent autant de mauvais exemples. Les agriculteurs ayant encore des pratiques respectueuses de l'environnement et prenant en compte le long terme ne bénéficient plus d'une reconnaissance sociale stimulante. La richesse détenue devient peu à peu le principal indicateur d'une réussite.

Du fait de l'importance prise par les points de vue opportunistes et à court terme, les effets de la dégradation de l'environnement sur la production agricole passent souvent au second plan des préoccupations des paysans et des éleveurs, même quand ces dégradations sont perçues.

Les préoccupations patrimoniales portent sur le long terme, elles ne sont compatibles ni avec la logique de survie, ni avec une vision négative de soi-même et la conviction que l'avenir n'est pas dans l'agriculture.

La rupture dans la transmission des savoirs locaux est favorisée par la faiblesse des institutions locales. Ces dernières n'organisent plus la reconnaissance de tels savoirs ni leur prise en compte dans les normes locales. La transmission de ces héritages entre les générations est interrompue quand les enfants ont honte du métier de leurs parents et ne rêvent que de s'établir en ville ou de partir pour un autre pays. La dislocation des sociétés locales s'oppose à la constitution de savoirs d'expérience paysans et à leur transmission, comme elle s'oppose à leur articulation avec les savoirs des techniciens. Les conditions d'un apprentissage réciproque ne sont pas réunies.

On peut évoquer la transmission des savoirs techniques concernant la construction et l'entretien des quanats en Iran. Ces galeries souterraines, appelées foggaras en Afrique du Nord, conduisent en bas de versant les eaux prélevées dans la nappe. La Révolution Blanche lancée en 1963 par le Shah pour accélérer la « modernisation » des campagnes a conduit à une dislocation des sociétés locales. Les « arbabs », un peu l'équivalent de féodaux, devenaient les propriétaires de grandes exploitations mécanisées dont l'importance correspondait aux droits qu'ils détenaient auparavant (par exemple, ceux relatifs à la propriété de la terre et à celle de l'eau). Les simples paysans (qui apportaient leur travail, mais fournissaient aussi les semences et les animaux de trait) devenaient eux aussi des chefs d'exploitations dont les surfaces étaient proportionnelles à leurs apports. Les arbabs étaient chargés auparavant d'entretenir les équipes de spécialistes construisant et entretenant les quanats ; après la réforme, ils ont trouvé plus avantageux de créer sur leurs terres, dorénavant exploitées en pleine propriété, des forages équipés de motopompes, délaissant les quanats. Cette réforme agraire a ainsi compromis la transmission du savoir concernant cette technique.

### **Interprétation imposée aux paysans de la crise érosive**

Les projets organisent des sessions de formation et de sensibilisation des agriculteurs et ils proposent une interprétation des crises érosives. L'adoption de cette interprétation par les paysans et les éleveurs vient de sa diffusion associée à des rémunérations immédiates sous la forme de salaires et, parfois, de vivres du PAM. Les projets facilitent également l'accès à des avantages tels que les microcrédits, la distribution de semences, etc.

Même quand l'adoption de l'interprétation de la crise proposée reste superficielle et opportuniste, elle dissuade les institutions locales ou les agriculteurs d'élaborer leur propre analyse pour partir la recherche de réponses.

## ***Les réponses extérieures inadaptées***

### **La première génération de projets**

Pour comprendre les réponses qui ont été apportées de l'extérieur aux crises érosives, il s'agit de les situer dans le contexte de relations de pouvoir asymétriques et de turbulences affectant les sociétés locales, déstabilisées et en voie de dislocation.

La mondialisation s'accélère à partir des années 1950. Les pays industrialisés veulent faire profiter de leur savoir et de leur expérience les pays du Sud affectés par des crises agricoles.

L'expérience occidentale a été utilisée comme un modèle pour le développement d'une agriculture moderne et pour traiter les crises érosives. Ce traitement s'est inspiré de celui de la crise érosive des Etats-Unis dans les années 1930, qui a vu la montée en puissance du « Soil Conservation Service ». La crise observée dans les montagnes françaises au 19<sup>ème</sup> siècle, qui a entraîné « l'épopée de la Restauration des Terrains en Montagne », a constitué une seconde source d'inspiration. Lors de cette première génération de projets, le bien-fondé d'une transposition des modèles occidentaux aux pays du Sud n'a pas été questionné.

La transposition de modèles occidentaux n'a pas été pertinente, et de plus, elle a été mal réalisée. Dans les pays industrialisés, la modernisation de l'agriculture a résulté des synergies entre une multitude de projets dans lesquels les décideurs disposaient d'une autonomie et n'avaient pas d'autre choix que de négocier avec des institutions locales fortes. La culture professionnelle façonnée par les interactions rugueuses avec une société locale tonique ne s'est pas exportée avec le modèle occidental ; elle constituait le produit d'une histoire.

Dans les pays du Sud, les projets sont de grands chantiers caractérisés par une division du travail. La critique de l'agriculture industrielle a déjà été formulée maintes fois. Mais l'industrialisation a également affecté les projets de développement et ceux visant à traiter les crises érosives. Le projet « moderne » peut être considéré comme un dispositif caractérisé par des ruptures qui en affectent le sens ; les pollutions et les dégradations de l'environnement sont souvent des sous-produits de l'agriculture industrielle, les pathologies du sens en constituent ceux de l'industrialisation des projets de développement.

La standardisation des projets conduit à une forme de bureaucratisation selon laquelle la réussite devrait résulter de l'application d'une méthodologie ; une chaîne de fabrication du projet se met en place à l'image des chaînes de production d'une automobile. La recherche de ressources devient une préoccupation forte à tous les niveaux, elle conduit au court-termisme, à la banalisation du stress et à des déontologies professionnelles permissives.

Le temps devient une ressource rare ; l'inflation des informations et la sous-traitance de la réflexion à des spécialistes conduit les décideurs à négliger l'entretien de capacités devenues inutiles, celles nécessaires pour développer des savoirs d'expérience. Le temps manque au praticien pour acquérir les compétences nécessaires à la lecture des paysages, pour assimiler de nouveaux savoirs et les intégrer dans ceux préexistants.

Sur le terrain, le rôle des techniciens est maintenant de mettre en œuvre des projets définis ailleurs ; cette disqualification conduit à l'accumulation de ressentiment. Les praticiens ne constituent plus des relais capables de faire remonter l'information du terrain, d'aider les bailleurs de fonds à revoir leurs ambitions et les modalités des projets. La crise de la médiation liée à la faiblesse des institutions locales est aggravée par la disqualification du praticien transformé en exécutant.

Les dérives et les échecs des projets (par rapport aux objectifs affichés) confortent chez ces techniciens une vision négative des paysans. « Ah ! Si nous avions des paysans comme les vôtres ! » est une formule souvent entendue. Le fonds commun de clichés citadins est conforté ; un consensus mou s'installe.

Ces mêmes échecs renforcent chez les experts internationaux une vision négative des ingénieurs des pays du Sud. L'injonction méthodologique de l'expert international qui cherche à promouvoir une autre vision du paysan est vécue comme arrogance et comme naïveté par le décideur national.

### **La deuxième génération de projets**

**Elle met en cause l'idéologie moderniste ou l'illusion techniciste : le paysan est placé au cœur du projet ...** Une vague de critiques des projets de développement conduit de l'écodéveloppement des années 70 au Développement Durable des années 90. Mais la critique des projets se fait sous le signe du temps court et de la précipitation. A l'épopée du transfert naïf de notre expérience occidentale, désormais suspecte de néo-impérialisme et de technicisme, succède celle du Développement Durable. Il est maintenant question de prise de conscience, de nouvelle morale, de changement de paradigme. La fin (mobiliser un large consensus entre tiers-mondistes, écologistes et chercheurs) sert de justification à un discours militant au service d'une juste cause.

Des préoccupations politiciennes se mélangent à un idéalisme radical : « servir une noble cause et se servir ». Si l'on veut mobiliser des ressources, il faut être de son temps, inscrire les propositions dans une logique du produit, rester simple et parler de besoins, en utilisant le langage du marketing ; s'adresser aux bailleurs de fonds dans un langage qu'ils comprennent.

Pour accéder aux clés du coffre, une approche un peu manichéenne, théâtralisée et militante possède un pouvoir de conviction efficace. Mais ce qui permet de mobiliser des bailleurs de fonds devrait être reformulé pour ensuite mobiliser des ressources locales et pour atteindre les objectifs fixés. La difficulté surgit de l'absence de traducteurs, de la faiblesse des médiateurs que devraient constituer les praticiens sur le terrain.

Chez les promoteurs du développement durable, l'impatience et l'agacement se manifestent quand les décideurs nationaux dénoncés sont imperméables face à leurs argumentaires « pourtant rigoureux », à leurs injonctions « relevant pourtant du bon sens ». Malheureusement pour eux, ils oublient que l'on ne peut changer que ce que l'on accepte, ce dont on comprend la nécessité du point de vue de l'autre.

L'idéologie moderniste conduit effectivement à une grille de lecture biaisée, les concepts qu'elle utilise pour penser le social sont trompeurs. Cette idéologie privilégie la table rase, stigmatise et dénigre le paysan traditionnel ; elle est réductionniste et s'appuie sur une analyse partielle de la situation. La grille de lecture qu'elle propose est confortée par l'expérience ordinaire du décideur ; l'auto-renforcement l'enferme dans ses certitudes. L'idéologie moderniste constitue un coupable idéal pour le promoteur d'un développement durable.

Et si le problème était ailleurs ? Il nous semble que l'idéologie en elle-même ne soit pas le problème et que la changer n'est pas à notre portée. Dans les contextes apaisés, les divergences idéologiques ne constituent pas un obstacle au travail en commun, à la construction d'un sens commun partagé ; dans ces situations la diversité des idéologies et celle des identités sociales ne sont pas gênantes. La familiarisation avec les mêmes paysages, l'ancrage dans le réel et l'utilisation des mêmes références jouent alors un rôle pacificateur ; ces paysages sont des objets intermédiaires facilitant la construction d'une interprétation commune et le partage des connaissances. Les divergences idéologiques ne sont pas supprimées, mais relativisées et tempérées.

Lorsque les relations de pouvoir sont asymétriques, les ralliements des décideurs nationaux aux principes du développement durable sont souvent opportunistes, ils sont vécus comme une nécessité pour accéder aux ressources des bailleurs de fonds. Pour la majorité des décideurs du Sud, l'époque n'est pas encore celle de la nostalgie pour le bon vieux temps ; le besoin d'affirmer son identité est fort, il conduit à la définir par rapport aux pesanteurs du passé, aux traditions obscurantistes, aux archaïsmes.

**La faiblesse de la prise en compte des héritages. Pistes pour comprendre les décalages entre des intentions généreuses et des effets souvent déplorables, le hiatus persistant entre les intentions et les effets observés.**

Les points aveugles des analyses, les zones d'ombre d'une lucidité à la fois aiguisée et défaillante sont liés à une mauvaise prise en compte des exigences d'empirisme et de rigueur. L'indignation, pourtant justifiée, serait-elle aussi mauvaise conseillère ? Le besoin de se constituer en porte-parole des paysans marginalisés et de régler des comptes avec les coupables l'emporte sur ces exigences. La logique guerrière, celle qui privilégie la mobilisation des personnes et des ressources, ne fait pas bon ménage avec la lucidité, le recul, l'empirie. Dans l'urgence, la fin justifie les moyens. Il faut mobiliser de nouvelles forces pour la croisade pour une juste cause. Le temps manque pour analyser de façon empirique les déterminismes qui ont conduit aux crises érosives comme aux dérapages des projets. Depuis plus de 30 ans, les bailleurs de fonds expriment leur volonté de mieux prendre en compte le « local », de donner la parole au paysan, de le mettre au cœur du processus de décision, de le faire participer, etc.

Le projet a des effets paradoxaux. L'écart entre les effets souhaités et ceux obtenus concerne aussi l'amélioration de la gouvernance. Les promoteurs du développement durable soulignent leur intérêt pour les institutions coutumières comme pour les organisations paysannes. Mais, confrontés à l'obligation de produire des résultats concrets rapides et visibles, les responsables des projets n'ont pas d'autre choix que de s'appuyer sur les notables locaux, même là où leur rôle est négatif. L'amélioration de la gouvernance est un objectif, mais les projets déstructurent la société.

Les effets de l'**accélération du temps** (court-termisme, opportunismes) se cumulent avec ceux de la division du travail au nom des économies d'échelle, de la montée de l'individualisme, de la coupure avec le réel de décideurs bien loin des réalités du terrain. L'époque est livrée à l'instant. Les projets sont élaborés dans la précipitation, ils ne respectent plus le rythme du changement, le temps long nécessaire à une maturation permettant de construire un sens partagé. L'obsession du résultat visible et immédiat exclut le temps long nécessaire à l'apprentissage, au développement de savoirs d'expérience, à la définition de réponses durables.

Il est devenu impossible de prendre son temps pour recouper les informations, pour consolider une interprétation en croisant les regards. Difficile aussi d'aller dans les coulisses des projets pour construire une interprétation personnelle, ayant des fondements empiriques. Et pourtant,

il faut du temps et de la disponibilité pour faire de la clinique afin de comprendre les pathologies complexes, démêler les enchevêtrements de déterminismes.

## **Propositions, souhaits et pistes**

Le retour d'expérience invite à la modestie. Tant de propositions généreuses ont débouché sur si peu de changements ! Alors ? La résignation fataliste n'est pas une solution. Il ne faut pas surestimer les forces qui conduisent à la neutralisation des bonnes idées et des intentions généreuses.

Comment assumer les effets d'un rapport de force inégal, d'une situation de pouvoir asymétrique ? Pour promouvoir les techniques paysannes et, surtout, agir dans le sens d'une nouvelle orientation des projets, il est utile d'adopter l'art de faire d'un paysan rusé, d'exploiter les failles (les tensions produites par l'obligation de produire du non-sens), de s'appuyer sur le pouvoir de séduction d'outils modernes. Un patient travail de renforcement des liens s'attaque aux coupures, cloisonnements et simplifications abusives et il stimule la rhizogénèse. La priorité dans le contexte actuel, ce n'est pas d'enrichir un catalogue de principes d'action qui a bien peu de chances d'être lus et pris en compte.

Dans cette approche, la distinction entre les problèmes de fond et les autres s'estompe. Coupures avec le réel, distances sociales, émiettement des structures et des liens, stress, langues de bois : tout se tient ; à nous de trouver les bons angles d'attaque.

### **Revitaliser les savoirs d'expérience.**

Les savoirs d'expérience sont difficiles à définir de façon simple. Ils sont intimement liés à une pratique, qu'il s'agisse de celle d'un scientifique, d'un aménageur ou d'un paysan. Ils sont proches des compétences pratiques, du sens du terrain. La capacité de lire un paysage résulte de la mise en œuvre de tels savoirs d'expérience.

La mobilisation de savoirs d'expérience n'est pas nécessaire dans des domaines modélisables où il suffit d'appliquer le modèle en quantifiant ses divers paramètres, pour définir les bonnes réponses. La modélisation permet une division du travail entre le grand expert qui définit le modèle et l'exécutant qui le fait tourner, elle permet des économies de temps et une rationalisation du travail.

Cependant, dès que l'on s'intéresse aux fonctionnements de paysages aux échelles qui concernent les sociétés locales, il est plus pertinent d'analyser chaque paysage comme la combinaison des processus actuels qui le modèlent et d'héritages du passé. Les processus peuvent être en nombre limité, alors que leurs combinaisons sont très diverses. Le praticien

expérimenté lit le paysage, il mène une enquête pour comprendre les histoires qui l'ont façonné. Cette familiarisation du praticien avec les paysages tels qu'ils sont vécus par les sociétés locales qui participent à leur façonnage, est un préalable au partenariat avec les paysans et les éleveurs.

Opposer le savoir d'expérience et le savoir scientifique serait erroné. Le praticien assimile de nouvelles connaissances scientifiques, les incorpore dans son savoir, les articule avec son savoir d'expérience. Mais ce processus d'intégration de savoirs scientifiques demande du temps. Or, en même temps que le volume des connaissances scientifiques augmente rapidement, la disponibilité des praticiens pour effectuer le travail de tri et d'assimilation diminue.

Un travail d'intermédiation est nécessaire si l'on veut améliorer la valorisation des connaissances scientifiques. Il est différent de la vulgarisation ou de la documentation.

Le rôle de passeur est d'identifier les gisements de savoirs pertinents par rapport à une pratique professionnelle, puis de devenir traducteur, facilitateur. Ce rôle peut être joué aussi bien par des scientifiques préoccupés par la valorisation de connaissances que par des praticiens qui s'intéressent aux travaux scientifiques. La constitution de réseaux ou de centres de ressources permet de créer des aires protégées contre la logique de l'urgence, à l'abri du stress, où ce travail d'intermédiation peut s'effectuer de façon sereine.

Une piste prometteuse consiste à devenir les porte-parole du réel dans sa complexité, à faire reconnaître son caractère vivant. La familiarisation de décideurs et de chercheurs avec les mêmes réalités d'un terrain pour construire du sens commun malgré des divergences idéologiques a un pouvoir pacificateur, apaisant.

Pour promouvoir les techniques paysannes, il faut nous-mêmes devenir un peu paysan. Une culture du doute et de la méfiance nous conduit alors à recouper les informations, à visiter les coulisses des interventions. Une telle enquête prend du temps, il faut être convaincu que « **slow is beautiful** ». Tout le monde n'a pas accès aux cuisines, il faut se partager la tâche.

Les décideurs ne prennent plus le temps de lire ? Il faut ruser pour capter l'attention de politiques stressés ou d'aménageurs qui n'ont pas appris la lecture du terrain, ni à construire des interprétations personnelles. Pour peu que nous sachions raconter la réalité de façon vivante, les décideurs d'ordinaire si avares de leur temps seront prêts à en « gaspiller » ; prenons exemple sur la conteuse Schéhérazade des 1001 nuits, elle aussi en position de grande faiblesse.

Ruser, cela consiste aussi à faire appel aux objets intermédiaires aussi appelés objets facilitateurs. Leur objectif est de ramener en salle des sortes de copies du terrain afin de faciliter les discussions. Il peut s'agir de modèles réduits construits dans des « bacs à sable » mais, plus généralement, il s'agira de reportages photographiques portant sur des paysages et sur des aménagements.

Le mieux est de construire de tels objets à plusieurs et de façon conviviale, en donnant nous-mêmes l'exemple du partage des connaissances. Pour construire des objets intermédiaires pertinents et percutants, il vaut mieux s'associer à plusieurs.

Une réflexion sur la nature et le contenu des savoirs paysans, aide à mieux comprendre ce que sont les savoirs d'expérience, le sens du terrain chez le praticien. Il serait absurde de vouloir opposer les savoirs paysans aux savoirs d'expérience des praticiens et aux savoirs scientifiques.

Comme exposé précédemment, la déstructuration de la société locale altère la pertinence des savoirs locaux en tant qu'éléments de réponse. D'un autre côté, les projets ne permettent pas la constitution de savoirs d'expérience chez le praticien, il devient de plus en plus un simple exécutant. Et enfin, les projets précédés d'études préalables confiés à des scientifiques dérapent autant que les autres, ce qui conduit les décideurs à mettre en doute la pertinence des savoirs scientifiques.

La construction sociale de savoirs pertinents résulte d'interactions, de négociations à plusieurs niveaux. Les savoirs liés scientifiques sont alors incorporés dans ceux liés au local, qui évoluent de façon protéiforme. Les frontières entre le local et le global, entre le savoir scientifique et les savoirs d'expérience sont mouvantes.

**Conclusion.** Opposer les différents types de savoirs est stérile, car la mise au point et la diffusion de réponses innovantes repose sur une revitalisation des savoirs paysans et des savoirs d'expérience des praticiens et sur leur articulation avec les savoirs scientifiques.

Pour participer au changement des pratiques, le chercheur, dont la fonction principale est la production de connaissances scientifiques, devra s'intéresser davantage aux problèmes posés par leur distribution, par leur valorisation. Le problème ne se pose pas en matière de recherche fondamentale, financée par des institutions de recherche et évaluée surtout par des pairs.

### **Bibliographie**

Dumay F., 1993. *Utilisation des Images Satellites pour une approche de la dégradation de l'environnement au Koweït. Mém de maîtrise, Laboratoire de Géographie Zonale pour le Développement, Université de Reims, 160 p. (inédit)*

- Ferguson J. 1994, The anti-politics machine. Development, depolitization and bureaucratic power in Lesotho. U. of Minnesota Press.
- Mainguet M. 2003 Les pays secs. Environnement et développement. Ellipses, Paris, collection Carrefours. 159 p.
- Mainguet M. 1995 L'homme et la sécheresse. Masson Paris. 335 p.
- Mainguet M. 1991 Desertification-Natural Background and Human Mismanagement Springer Series in Physical Environment. Vol 9 Springer Verlag, Heidelberg. 306 p.
- Mainguet M., Dumay F., 2010 Sous la direction de G. Wackermann, L'écosociété. L'oasis par la lutte contre la désertification peut-elle devenir la base d'un modèle d'écosociété ? 433-451pp Ellipses, Paris 623p.
- Mainguet M., Dumay F., Guang H., Georges J.C., 2003. Why desertification is accelerated in Sahara-Sahel of Mauritania and in the Chinese deserts in the last century? Security and Environment in the Mediterranean, Springer Verlag, pp 677-686.
- Lilin Ch. 2009, Du Nord au Sud : Prudence et sens du jeu dans la gestion de projet. Gérer et Comprendre, N° 95 10 p.
- Lilin Ch. 1986, Histoire de la restauration des terrains en montagne au 19<sup>ème</sup> siècle. Cahiers ORSTOM, série Pédologie, vol. XXII, N° 2.
- Steward B. A. and Koohafkan P. 2004. Dryland Agriculture: Long Neglected but of Worldwide Importance. Crop Science Society of America and American Society of Agronomy, Special Publication no. 32